

LES OUBLIÉS  
D'ASTRELUNE



LAURE DARGELOS



## LA PERLE D'ASTRELUNE

L'un des visiteurs laissa échapper un bâillement et, à l'image d'une maladie contagieuse, ce fut bientôt une demi-douzaine de personnes qui suivirent son exemple. Il fallait dire que le contenu de la vitrine n'avait rien de passionnant : entre deux toiles d'araignées, une boîte d'allumettes se disputait la place avec un lacet de chaussure.

Depuis qu'elle exerçait en tant que guide, Holly Nighthingale était habituée à ce désintérêt du public. Jour après jour, elle voyait des groupes entiers sombrer dans l'ennui, basculer dans un état léthargique où sa voix se résumait à un bruit lointain. Et encore, « groupe » était un mot bien pompeux pour qualifier les quelques audacieux qui osaient franchir les portes du Musée national. La « Perle d'Astrelune », comme l'avaient autrefois surnommée les journalistes, n'était plus qu'un vieux bâtiment poussiéreux qui tombait peu à peu dans l'oubli.

— ... qui contient actuellement treize allumettes. Selon les travaux du professeur Aloysius Robinson, ces allumettes refusent de s'enflammer, et ce, malgré les cinquante-sept tentatives de leur précédent propriétaire...

À présent, si vous le voulez bien, nous allons découvrir une chaussette bicolore dont l'odeur a très longtemps intrigué les spécialistes. Par ici, je vous prie.

La chaussette ne parut pas susciter un plus grand enthousiasme que les allumettes. Trouée au niveau du gros orteil, elle demeurait statique derrière son dôme de verre. Aux quatre coins d'Astrelune, la puissante cité indépendante, cela faisait des décennies que des dresseurs de chaussettes proposaient d'intéressants numéros de danse. Particulièrement appréciés des classes populaires, ces spectacles coûtaient surtout beaucoup moins cher qu'un ticket d'entrée au Musée national.

Traînant les pieds, les visiteurs migrèrent jusqu'à la salle annexe dans un prodigieux effort collectif. Ce jour-là – et Holly l'avait tout de suite compris à leurs uniformes vert bouteille –, son petit groupe était composé d'étudiants. De futurs candidats à l'université qui étaient venus tester leur patience. Il s'agissait pour eux de parcourir les six étages du Musée sans s'endormir et si le défi était réussi, ils tenteraient le redoutable concours d'entrée à l'Académie. C'était une épreuve soporifique où s'enchaînaient des centaines de questions alambiquées. D'après la légende, la moitié des aspirants s'écroulaient sur leur table avant même d'avoir terminé la première page de l'énoncé.

Deux heures plus tard, lorsqu'ils eurent fini d'arpen-ter le dédale de couloirs, le résultat était peu glorieux : Holly avait le sentiment d'escorter des somnambules qui auraient très bien pu l'entendre réciter l'annuaire.

— Je vous souhaite une agréable journée ! lança-t-elle.

Personne ne lui répondit. Les étudiants étaient trop hébétés pour réaliser que la visite venait de s'achever. Plantés comme des piquets au milieu du hall, ils clignaient bêtement des yeux, sauf l'un d'eux qui paraissait sur le point de ronfler.

Avec un soupir, Holly les abandonna devant la porte principale. Leurs réactions n'avaient rien d'inhabituel. Depuis le début de sa carrière, la jeune femme avait rarement eu le plaisir de s'adresser à une oreille attentive. Dans toute la cité d'Astrelune, elle était peut-être la seule à se passionner réellement pour le Musée. Enfant, elle venait chaque soir à la sortie de l'école. Elle avait appris par cœur la totalité des écriteaux, et rien ne lui plaisait davantage que d'admirer ces objets du passé : une cuillère rouillée, une savonnette desséchée, une monture de lunettes sans verres, un vieux crayon tellement usé qu'il faisait la taille d'un dé à coudre, une assiette avec un reste de soupe fossilisé, un mouchoir en lambeaux, une poignée de porte ou même un pot de chambre.

Ces vestiges appartenaient au Monde-qui-aurait-peut-être-existé-ou-peut-être-pas, une époque lointaine, presque oubliée et qui, pour les clients du Musée, n'était qu'une vaste fumisterie. C'était une farce, une plaisanterie grotesque qui amusait les curieux quelques minutes avant qu'ils ne commencent à s'assoupir. Holly, elle, croyait à ces récits. Elle était persuadée qu'une autre réalité les avait précédés, des siècles et des siècles auparavant, et elle rêvait de percer un jour ces mystères. Là où ses contemporains ne voyaient que « des trucs et des vieux machins »,

la jeune femme avait le sentiment que l'Histoire leur offrait un présent inestimable. Ces objets avaient beau être banals et cabossés, ils étaient les témoins d'un passé que le temps avait recouvert d'un voile de secrets.

— Alors, Miss Nightingale, combien de personnes aujourd'hui ?

— Environ une dizaine, répondit Holly avec un faible sourire.

Face à elle venait de surgir le directeur du Musée, Mr Orwell Lewis, un vieil homme voûté sur sa canne. Comme à son habitude, ses cheveux blancs étaient coiffés en forme de chou-fleur, selon une mode qui avait eu son quart d'heure de gloire des années plus tôt – une tendance qui avait bel et bien duré quinze minutes avant d'être jugée désuète. Ce monticule capillaire donnait surtout l'impression qu'il était tombé du lit et, si cela n'était pas suffisant, Mr Lewis arborait en permanence un pyjama en satin gris. À Astrelune, cela n'avait rien de farfelu puisqu'il était courant de croiser des gens portant des espadrilles sur la tête ou des cravates autour de la taille.

— Très bien, cela en fait toujours dix de plus qu'hier !

Mr Lewis ne se départait jamais de son calme. À sa place, n'importe qui aurait déjà paniqué et annoncé la fermeture prochaine du Musée. Pourtant, alors même que les recettes chutaient à vue d'œil, il continuait sur sa lancée avec un tarif de deux doublons – pas un de plus et pas un de moins – et un personnel qui était parfois plus important que le nombre de visiteurs en une semaine.

— Très bien, très bien, répéta-t-il, les mains enfoncées dans les poches de son pyjama. De toute façon, nous aurons des subventions, nous avons toujours des subventions...

« Subvention » était le mot préféré de Mr Lewis. Le cri de guerre qui concluait chacune de ses phrases lorsque Holly tentait de lui ouvrir les yeux sur la baisse de fréquentation du Musée. Peu importait les faibles montants que pouvaient lui verser les autorités, ceux-ci ne suffiraient jamais à combler les dettes. Des dettes qui ne cessaient de croître : l'année dernière, il avait fallu réparer la toiture, colmater les fissures et éviter que l'eau de pluie ne ruisselle à l'intérieur. Chaque saison représentait un nouveau défi financier et, jour après jour, Holly avait l'impression de voir son Musée bien-aimé disparaître un peu plus.

Dans un gong sonore, la grande horloge du rez-de-chaussée annonça l'heure de fermeture. Pensive, Holly se dirigea vers le vestiaire destiné aux employés. Quand elle retira son manteau de la penderie, un miroir fissuré lui renvoya son reflet : celui d'une demoiselle au teint pâlichon, hissée sur des talons métalliques et dont la silhouette était étranglée par un corset. Malgré son jeune âge, Holly avait toujours paru guindée. Elle avait beau choisir une robe d'un délicat vert pâle, orner sa tresse brune d'un ruban en soie, elle dégageait une étrange aura, un mélange d'austérité et de tristesse. C'était comme si le Monde-qui-aurait-peut-être-existé-ou-peut-être-pas avait happé une partie de son âme, la recouvrant de poussière à l'image des pièces qui sommeillaient derrière leurs vitrines.

Emmitouflée dans sa longue veste sombre, Holly franchit les portes du Musée national. Vu de l'extérieur, le bâtiment ressemblait encore plus à un assemblage de bric et de broc. D'après la rumeur, l'édifice en pierre avait été construit de travers par un architecte bigleux. De loin comme de près, il semblait tituber sur lui-même : rien n'était aligné, ni les fenêtres ni les six étages qui paraissaient posés les uns au-dessus des autres, tels les différents gâteaux d'une pièce montée.

Comme souvent, le boulevard des Cendres résonnait du brouhaha de la circulation. Des fiacres se succédaient en un flot incessant et, ce soir-là, un nouvel incident venait d'éclater. Là où les cochers s'apostrophaient d'ordinaire entre eux, ils échangeaient à présent des noms d'oiseaux avec un usager en tapis volant qui slalomait entre les voies.

— Hé, t'as eu ton permis dans une pochette-surprise ? La piste pour les tapis est à droite ! hurla l'un d'eux. Reste chez toi si tu ne sais pas conduire !

Une foule compacte envahissait les trottoirs. Holly évoluait au milieu d'une cohue où des marchands ambulants se bousculaient pour proposer leurs produits, qui allaient du bouton à quinze trous jusqu'aux pendentifs en forme de tabouret. La jeune femme s'empressa de bifurquer dans une ruelle pavée. Devant elle, à moitié noyée par la pénombre, la Machine du temps laissait deviner son échafaudage haut de plusieurs centaines de mètres. Matin et soir, les ingénieurs s'activaient sur leurs manettes pour déclencher le jour ou la nuit. Ils géraient également la pluie et le beau temps et, selon certains jour-

nalistes, devaient tirer les résultats aux cartes pour faire neiger en plein été.

D'un pas vif, Holly dépassa une boucherie qui vantait les mérites de la viande de dodo, accéléra l'allure devant une taverne où zigzaguaient des ivrognes et s'engouffra dans l'impasse du Charivari. Au numéro onze se dressait la pension de famille de Mrs Bradford, une demeure dont la façade orangée évoquait une grosse citrouille. Holly se glissa sous la pancarte qui souhaitait la bienvenue aux visiteurs – en menaçant ces mêmes visiteurs d'une sérieuse bosse sur la tête s'ils oubliaient de se pencher – et pénétra à l'intérieur.

Conformément à son habitude, Mrs Bradford montait la garde en bas des marches. Avec sa peau ridée, elle avait l'air d'un bouledogue qui aurait enfilé une robe à pois et une perruque poivre et sel. À côté d'elle se tenait Chouquette, sa dragonne miniature de compagnie, qui avait été teinte en rose bonbon pour atténuer son expression bougonne.

— Miss Nightingale ! aboya la logeuse. Cela fait presque une heure que votre sœur joue du piano. Cette mélodie est absolument insupportable, dites-lui de cesser ce vacarme ! Et puisque vous êtes là, je vous rappelle que votre loyer doit être versé en fin de semaine.

— Oui, Mrs Bradford, répondit distraitement Holly.

La jeune femme contourna avec soin Chouquette, occupée à mâchonner un morceau de tissu qui ressemblait à un rideau, et se hâta de gravir l'escalier. Plus elle se rapprochait des combles, plus elle percevait des notes légères



qui flottaient dans l'air. C'était une musique joyeuse, pleine de vie et qui avait effectivement tout pour déplaire à Mrs Bradford.

Lorsque Holly franchit le seuil, elle fut accueillie par un éclat de rire.

— Alors, la vieille sorcière essaye encore de censurer mon art ?

Assise à son piano, Clara appuya violemment sur les touches nacrées de l'instrument. La vibration fut si puissante que les murs de la pièce se mirent à trembler.

— Tu ne devrais pas provoquer Mrs Bradford, tempéra Holly.

— Peut-être, mais cette mégère a trop mal aux genoux pour grimper les marches. Et tant qu'elle ne viendra pas tambouriner à la porte, je continuerai à jouer... Mais parle-moi plutôt de ta journée, ajouta Clara en poursuivant son morceau.

— Aujourd'hui, c'était un groupe d'étudiants. L'un d'eux a commencé à baver sur son uniforme dès la première vitrine. Pourtant, c'était l'emballage déchiré d'une boîte de chocolats, l'une des pièces les plus précieuses du Musée...

— Pauvre garçon, il ne survivra jamais à l'université !

Depuis leur enfance, les sœurs Nightingale avaient toujours été très différentes. Plus jeune de deux ans, Clara ne s'était jamais intéressée au Musée : pour elle, seule comptait la musique.

Physiquement, elles étaient pourtant très semblables avec leur chevelure brune, leurs taches de rousseur et leur

même regard d'un bleu clair. Ce qui les distinguait était surtout leurs traits de caractère. La personnalité de Clara était à l'opposé de celle d'Holly : d'un naturel souriant, la cadette rayonnait de joie de vivre. Elle débordait d'énergie, et sa présence aurait suffi à illuminer n'importe quelle journée pluvieuse.

— Et toi ? demanda Holly. Des nouvelles au bureau ?

— Non, c'est toujours aussi ennuyeux. Je tape, je tape et je tape encore sur cette fichue machine à écrire... Le seul événement marquant de l'après-midi est que notre source de dorium a été brusquement coupée. Notre panneau, tu sais, celui qui trône dans la rue – « Venez découvrir le monde en dirigeable ! » –, s'est mis à grésiller de façon bizarre, et tout l'immeuble a été plongé dans le noir. Il a fallu attendre une bonne heure avant qu'un alchirium daigne se traîner jusqu'à notre agence de voyage pour régler le problème.

Penchée à la fenêtre, Holly était en train d'admirer les toits de la cité indépendante et les lointains aérostats qui parsemaient l'horizon.

Un demi-siècle plus tôt, alors que ses membres cherchaient en vain à transformer le plomb en or, la Guilde des Alchimistes à Bretelles était parvenue à une étonnante découverte. Par le plus grand des hasards, ces honorables érudits – qui n'avaient pas tardé à se rebaptiser « alchiriums » – avaient mis au point une énergie sans précédent sur laquelle reposait désormais la cité d'Astrelune.

Le dorium animait les tapis volants, permettait d'éclairer les rues et faisait fonctionner les usines d'où s'échap-

paient de gigantesques nuages de vapeur. En l'espace de quelques années, ses utilisations s'étaient déclinées à de nombreux domaines au point de paraître sans limites. À chaque coin de rue, de grandes enseignes en usaient et en abusaient pour mettre en avant leurs produits : eau-de-vie, dentifrice, savon... Le dorium prenait toutes les formes, se pliait à toutes les envies, et son simple usage semblait avoir un effet miraculeux.

Lorsqu'un journaliste plus suspicieux que les autres avait tenté de démontrer le caractère fallacieux des arguments publicitaires – « Vous n'allez pas rajeunir de dix ans parce que vous prenez des bains au dorium ! » –, une loi obscure avait été invoquée pour interdire son quotidien, *J'ai raison, c'est moi qui vous le dis*, dès la semaine suivante.

— De toute façon, le panneau refera des siennes d'ici un mois ou deux, soupira Clara dont les doigts continuaient à virevolter sur son clavier. Les autorités ont beau en vanter les mérites, dorium ou pas dorium, ces trucs-là sont de plus en plus défaillants... Mais bon, comme le dit mon aimable patron, peu importe ce qui se passera demain, nous avons au moins la satisfaction d'avoir fini notre journée.

Oui, demain serait un autre jour, songea Holly. Avec un peu de chance, quelques curieux se risqueraient à l'intérieur du Musée national.



*2019, dans une autre réalité...*

Sue s'ennuyait. Une paire d'écouteurs glissée dans les oreilles, elle fixait sans les voir les autres passagers du train : un homme dont le visage disparaissait à moitié derrière un journal, un groupe de jeunes en sweat-shirt qui commentaient le dernier blockbuster sorti au cinéma, une dame âgée en pleine discussion avec son voisin sur le « bon vieux temps »... Pour Sue, cela faisait des heures que le paysage avait perdu tout attrait à ses yeux. Derrière la vitre, la campagne anglaise défilait, encore et encore, avec ses grandes étendues d'herbe, ses arbres esseulés dont les branches paraissaient griffer le ciel et ses villages aux murs gris.

C'était incroyable à quel point l'année scolaire lui avait semblé longue. Les mois s'étaient étirés avec lenteur et, plusieurs fois, lorsqu'elle était assise en classe, Sue aurait juré que les aiguilles de sa montre s'amusaient à reculer. Après une interminable attente et des centaines de cases cochées sur son calendrier, elle se réjouissait de pouvoir enfin profiter des vacances d'été.

Comme à chaque fois, sa mère l'avait accompagnée à la gare avant de lui débiter une longue liste de recommandations, qui commençait par « N'embête pas grand-mère Phryne ! » et qui se terminait par « Laisse grand-mère Phryne tranquille ! ». Après un rapide baiser sur la joue, sa mère l'avait abandonnée avec sa lourde valise devant le panneau d'affichage. Peut-être lui avait-elle lancé quelque chose comme « Amuse-toi bien ! », à moins que ce ne

soit « Fais attention à toi ! ». Sue aurait été bien incapable de s'en souvenir. Dans tous les cas, elle était sûre d'une chose : cette femme élégante, vêtue d'un tailleur, ne s'attendait pas à la revoir avant la fin du mois d'août.

Âgée de trente-deux ans, Ms Ashwood multipliait les conquêtes, et le dernier en date – un avocat en droit des affaires, d'après ce que Sue avait compris – lui avait promis un voyage à l'autre bout du monde. Du moment qu'elle pouvait regagner le manoir familial, l'adolescente n'en demandait pas davantage. Cette vieille bâtisse avait charmé son enfance et empli son imaginaire de récits merveilleux. C'était là-bas, entre ces murs en pierre, qu'elle avait découvert le plaisir de la lecture. Sue aimait l'odeur des livres anciens, les pages jaunies et les étagères qui croulaient sous les ouvrages.

Contrairement à elle, Ms Ashwood ne partageait pas cette conception du monde : à ses yeux, rien ne valait les réceptions mondaines, les robes chics et les hommes riches prêts à lui offrir des bijoux hors de prix. Parfois, Sue songeait que sa mère regrettait d'avoir pour fille une gamine dégingandée, aux cheveux ternes et qui préférerait la compagnie de personnages fictifs à celle de ses semblables.

Il fallait dire aussi que Sue n'avait jamais été très populaire. Excellente élève à l'écrit, elle brillait par son silence à l'oral ; elle était réservée et peinait à se lier d'amitié avec ses camarades. Elle passait ses récréations, la tête plongée dans un roman, à rêver de ces univers lointains qui lui paraissaient plus excitants que son propre quotidien.

Avec un crissement sonore, le train s’immobilisa dans une petite gare semblable à toutes les précédentes. Un bâtiment en briques rouges, des bancs propres et un panneau à moitié écaillé qui annonçait le nom de la station : Sheryton. Sans pouvoir cacher son excitation, Sue s’empara de sa valise et bondit hors du wagon. Son voyage venait enfin de s’achever. Après des mois à patienter, elle était de retour *chez elle* ! Le vrai chez elle, celui où elle n’était pas obligée d’être quelqu’un d’autre pour faire plaisir à sa mère.

Comme à son habitude, Mr Ferguson, le vieux domestique, se tenait là, raide dans son uniforme guindé. Depuis des décennies, il était au service des Ashwood et aidait à l’entretien du manoir.

— Miss Sue, je suis heureux de vous revoir ! prononçait-il, les lèvres étirées en un large sourire. J’ai l’impression que c’était hier que vous nous avez quittés...

— Si seulement cela pouvait être vrai !

Quelques minutes avaient suffi pour que Sue se métamorphose. Elle qui, d’ordinaire, se fondait dans le décor débordait à présent d’une joie qui illuminait son visage.

— Vos tantes sont tellement excitées à l’idée de vous accueillir, ajouta Mr Ferguson en saisissant son bagage. Venez, Miss Sue, ne les faisons pas attendre !

Vingt minutes plus tard, Mr Ferguson gara son véhicule devant une demeure au charme séculaire. Se dressant fièrement au milieu d’un parc boisé, le manoir marquait les esprits par son architecture solennelle et sa façade en colombages. L’édifice donnait l’impression d’avoir traversé

les époques et que rien, pas même un ouragan, ne saurait le faire s'effondrer.

Sue avait à peine claqué la portière derrière elle que deux silhouettes surgirent sur le seuil de la porte : l'une mince, aussi allongée qu'un rouleau à pâtisserie, et l'autre plutôt petite et enrobée. Leurs vêtements étaient à l'extrême opposé : la première portait une robe noire à collerette, tandis que la deuxième arborait une jupe jaune citron et un chemisier à pois.

— Tu nous as terriblement manqué, ma chérie ! s'exclama la tante Harmony, la plus grande des deux.

— Ma chère Sue ! lança la tante Opal en la serrant dans ses bras potelés. On dirait que tu n'as rien mangé depuis des mois, tu as l'air toute maigrichonne...

Harmony et Opal étaient en réalité les grand-tantes de Sue. Depuis que leur sœur Victoria – la mère de Ms Ashwood – les avait quittées, elles s'occupaient seules du manoir avec l'aide de Mr Ferguson.

— Opal nous a préparé un merveilleux chausson aux pommes, annonça la tante Harmony. Un chausson aux pommes qui a failli mettre le feu à la cuisine, mais peu importe... Nous allons profiter de ces vacances pour te rembourrer un peu sinon, dans quelques semaines, tu ressembleras à un vilain squelette avec que la peau sur les os.

Sue se laissa entraîner dans le long corridor et, pour la première fois depuis des mois, elle cessa de compter les jours. À présent, elle n'avait qu'une envie : que le temps s'arrête et ne reprenne plus jamais sa course.



— Si la visite vous a plu, n’hésitez pas à faire un tour dans notre boutique de souvenirs !

Cette aimable invitation se heurta à un regard vitreux. Face à Holly, une dame à lunettes ressemblait à un hibou que l’on aurait tiré du sommeil en plein jour. Elle portait autour du cou un talisman à la gloire du Crustacé-Tout-Puissant. Sa religion interdisait d’avaler des fruits de mer, et peut-être avait-elle offensé la divinité pour avoir été envoyée au Musée en guise de pénitence.

— Au revoir, madame ! Je vous souhaite un bon après-midi.

Jour après jour, Holly éprouvait un pincement au cœur. Le Monde-qui-aurait-peut-être-existé-ou-peut-être-pas n’attirait plus, ses curiosités prenaient la poussière, et la moitié des personnes qui pénétraient à l’intérieur du Musée cherchaient désespérément des toilettes. Sitôt leur mission accomplie, ces braves gens s’empressaient de repartir avant d’être contaminés par le lieu. La vérité était là : les habitants d’Astrelune avaient cessé de s’intéresser au passé. Ils préféraient suivre les courses de tapis volants, se faire prédire l’avenir par des diseuses de bonne aventure ou assister à des spectacles de chaussettes dansantes.

Dans un sursaut de nostalgie, Holly se glissa dans la boutique de souvenirs. Une clochette rouillée laissa échapper un léger tintement quand elle poussa la porte vitrée. Cela faisait presque une décennie que plus aucun



visiteur ne s'était aventuré là. Le vendeur qui tenait autrefois la caisse avait démissionné, bien avant l'arrivée d'Holly, et le directeur ne l'avait jamais fait remplacer.

— Comme c'est triste, murmura la jeune femme.

L'endroit paraissait abandonné. Des toiles d'araignées recouvraient les portiques, les cartes postales avaient jauni sous l'effet des années et, sur les tasses, l'inscription « Le Monde-qui-aurait-peut-être-existé-ou-peut-être-pas existe, j'en suis sûr » était à peine lisible.

Lentement, Holly arpenta les rangées, laissant son esprit vagabonder au temps de son enfance. Lorsqu'elle avait dix ans, elle avait économisé durant des mois pour s'offrir un pendentif en forme de bouchon de bouteille. C'était bien sûr une reproduction, la copie du *Formidable Bouchon en liège* qui pouvait être admiré au troisième étage, mais Holly continuait encore de le porter.

Alors qu'elle laissait derrière elle le rayon des porte-clefs à la gloire du Musée, elle remarqua un vieux dépliant qui avait servi à envelopper une figurine. Holly s'empara de l'imprimé, et ses yeux ne tardèrent pas à s'écarquiller de surprise.

Une photographie délavée s'étalait sous un titre qui proclamait en gros caractères : « LA PERLE D'ASTRELUNE DÉVOILE SES MERVEILLES. » Ébahie, Holly distingua une masse de visiteurs agglutinés derrière des cordons de sécurité. Malgré les années écoulées, elle reconnaissait sans peine le décor du rez-de-chaussée. À la place des vitrines présentant un ensemble de torchons se dressaient des pièces de collection gigantesques. Les murs semblaient

s'être étirés pour laisser pénétrer des animaux empaillés aux proportions inouïes, une montgolfière rayée rouge et jaune ou encore la façade d'un temple où trônaient des statues monumentales.

Holly était sûre d'une chose : elle n'avait jamais contemplé un tel spectacle. Où donc étaient passées les merveilles d'Astrelune ?